



VARIN. PIERRE, ADOLPHE.
Né à Châlons-Y - Marne le 15 Mai 1821.
Décédé à Croutes le 21 F^{év} 1897.

Adolphe VARIN ⁽¹⁾

I

La mort depuis quelque temps fauche dans nos rangs de façon bien cruelle. Elle vient de frapper encore un de nos plus distingués collègues en la personne d'Adolphe Varin, décédé à Crouttes, le 21 septembre dernier, dans sa 77^e année. Depuis quelques années déjà sa santé l'avait contraint de renoncer aux travaux qu'il aimait.

Cet hiver, son état prit tout à coup un caractère inquiétant. Quand il se sentit gravement atteint, il désira revoir Crouttes; et, s'il ne devait pas y recouvrer la santé, finir du moins ses jours au milieu des êtres qui lui étaient chers, dans cette maison aimable et fleurie, toute pleine de souvenirs, où s'étaient écoulées les plus belles heures de sa vie. Depuis la mort toujours regrettée d'Amédée Varin, Adolphe était le doyen d'âge, l'oncle respecté de cette admirable famille qui se serre aujourd'hui plus

(1) Notice lue à la séance de septembre 1897, de la Société Historique et Archéologique de Château-Thierry.

étroitement que jamais autour de son chef actuel, Eugène Varin, l'homme de tous les devoirs et de tous les dévouements ; — admirable famille, en effet, qui donne un rare exemple d'union, de fidélité à elle-même, à ses habitudes, à ses amitiés, et garde, en dépit de tout, les mœurs patriarcales d'un autre âge.

Pierre-Adolphe Varin est né à Châlons-sur-Marne, le 24 mai 1821. Il est le second des trois frères Varin qui se sont fait une situation enviable dans l'art de la gravure. Issus d'une vieille famille d'artistes remontant au xvi^e siècle, et dont le plus illustre est Jean Varin, graveur en médailles du roi Louis XIII, ils ont, tout enfants, joué avec le crayon et appris les premiers rudiments de leur père, Joseph Varin, professeur de dessin à l'Ecole des Arts et Métiers de Châlons (1).

Dès qu'ils se furent un peu initiés à la pratique du dessin, Adolphe et Amédée vinrent à Paris, vers 1833, appelés par leur oncle Labate, ancien directeur de l'Ecole des Arts et Métiers de Châlons.

Doués d'une raison au-dessus de leur âge, ils étaient impatientes d'apprendre, de travailler et d'arriver à se suffire. Ils suivirent les cours de l'Ecole de dessin de la rue de l'École de Médecine.

Adolphe entra bientôt comme élève chez Ad. Rouargue, graveur de vignettes, apprécié des éditeurs.

Il y copia, par manière d'étude, de nombreuses pièces de Goltzius, exercice excellent qui fit de lui un très habile buriniste. Il entreprit alors, pour chercher à se faire connaître, de graver « Les Moissonneurs » de Léopold Robert dont la mort romanesque avait fait quelque bruit. Mais comme il lui fallait mener concurremment avec ce travail de luxe les images de sainteté qui le faisaient vivre, la

(1) Voir sur la filiation de la famille Varin, notre notice : *La Vie et les Œuvres d'Amédée Varin* insérée au bulletin de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, année 1884.

planche des « Moissonneurs » s'éternisa et quand, au bout de quatre ans, elle parut au salon de 1843, le goût des gravures allemandes avait passé de mode. La faveur était aux vignettes de Keepsakes anglais. La planche ne trouva point d'éditeur, et le pauvre artiste dut se contenter des suffrages de ses confrères. Cet insuccès paralysa son élan. Il aima mieux renoncer à la lutte que de courir le risque de déceptions nouvelles.

C'était borner trop tôt ses ambitions, car il était homme à prendre sa revanche ; mais il voulut avant tout assurer la sécurité du lendemain et se consacra à des travaux d'un caractère commercial qu'il traitait d'ailleurs avec la conscience et le goût d'un véritable artiste.

Son mariage, qui eut lieu peu d'années après, en 1846, le porta encore à envisager la vie par ses côtés pratiques.

Déjà, la mort de son père, survenue en 1843, avait laissé aux deux aînés des charges qui ne pesèrent pas à leur excellent cœur, mais les obligèrent à se livrer avec plus d'ardeur que jamais à des labeurs lucratifs qui ne comportassent point d'aleas et leur permirent de faire face à tous les besoins. Eugène Varin est resté très reconnaissant à ses aînés qui, avec une tendresse éclairée et une raison bien rare chez des éducateurs de vingt-cinq ans, dirigèrent, préservèrent leur élève et firent de lui l'homme qu'il est devenu. De tous leurs ouvrages, ce n'est pas celui-là qui leur fait le moins d'honneur.

Quand, secondé par sa digne compagne, femme sérieuse et de bon conseil, Adolphe eut conquis l'« aurea mediocritas » qui suffit à l'artiste comme au Sage, il ne changea rien à sa vie active et laborieuse. Jamais il ne connut d'autres plaisirs que le travail.... et les voyages qui étaient encore pour lui une autre forme de travail. Il en rapportait force albums pleins, de la première à la dernière page, de croquis et de souvenirs. Sous quelque latitude qu'on le rencontrât, qu'il allât, comme on dit, « aux épreuves »

à Paris, ou qu'il chassât le motif en Suisse, en Belgique ou ailleurs, on lui voyait toujours son éternel petit carton sous le bras. Il serait difficile d'énumérer tout ce qu'il a produit. Voici les séries principales de ses pièces gravées : *Ornements industriels d'après les maîtres orfèvres, du xv^e au xviii^e siècle*, publiés par Reynard ; *L'Art industriel*, 72 planches d'après les dessins de l'architecte Feugère, publié par Goupil (en collaboration avec Amédée Varin) ; *Les Litanies de la Vierge* ; 50 planches d'après de vieilles gravures ; plusieurs albums de motifs et compositions gothiques ; des albums de modèles de fontes artistiques pour MM. Dinel et fils, fabricants, sans compter quantité de planches pour les *Annales archéologiques* de Didron, dont l'une exposée au Salon de 1861 lui valut une médaille de troisième classe ; pour le *Dictionnaire du mobilier* de Viollet-le-Duc ; des sujets religieux pour Furne, Curmer, Langlumé, Mame, etc. ; *Les paroles de l'âme*, pour l'éditeur Detaille : dessins d'Amédée et gravures des deux frères ; une suite de trente-deux vues de La Rochelle, d'après ses propres croquis.

Ce sont surtout ses portraits qui protégeront son nom auprès des bibliographes et des iconophiles. Citons d'abord celui de son aïeul Charles-Nicolas Varin, graveur châlonnais, exécuté d'après une miniature de Boucotte que possède M. Eugène Varin. Viennent ensuite les portraits de la *Bibliographie châlonnaise* publiée par Amédée Lhote, les trente-six portraits, d'après les originaux, des graveurs de l'École liégeoise de 1266 à 1850, avec notices ; les petits portraits de la collection des *peintres, graveurs*, etc., publiée par Baudry ; plus, pour l'éditeur Vignères, un grand nombre de portraits d'artistes, dessinateurs, graveurs, français et étrangers de la fin du xviii^e siècle. N'oublions pas de rappeler que notre Bulletin de l'année 1870 possède un spécimen du talent de notre regretté collègue : *La croix d'Etampes*, face et revers,

d'après le dessin de M. Barbey et deux boucles de ceinturon mérovingiennes provenant du château de Buzancy. Membre correspondant de notre Société, à peu près depuis sa fondation, Adolphe Varin était membre de la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts* de la Marne et de l'Académie de Reims. Il obtint une médaille de 3^e classe au Salon de 1861 et en 1863 et 1865, des rappels de médailles qui le mirent hors concours.

II

A côté du graveur savant et correct, du dessinateur précis mais un peu froid, parce qu'il était plus soucieux du détail que de l'effet général, il y avait chez Adolphe Varin un collectionneur passionné, un curieux toujours en éveil qui amassait, sans repos ni trêve, toutes sortes de documents concernant son art et les hommes qui l'ont illustré, Paris ancien et ses monuments, et avant tout cela, l'histoire artistique, biographique et monumentale de sa chère province. C'est le collectionneur qu'il me reste à vous présenter, et c'est là, je crois, l'aspect le plus original de cette physionomie d'un relief si particulier.

Dès que son modeste budget lui permit de se livrer sans remords à ses goûts d'amateur qu'il savait d'ailleurs satisfaire dans les prix doux, il ne se passa pas de jour qu'il ne rapportât quelque livre ou quelque estampe cueillie le long des quais dans les boîtes et les portefeuilles de bouquinistes qui tous le connaissaient et le traitaient avec une familiarité quasi confraternelle.

Quand les rayons de la bibliothèque ployèrent sous le poids des tomes, ceux-ci s'entassèrent sur les tables, sur les meubles, sur les sièges ; les cartons bondés d'estampes envahirent les espaces restés libres, et la pièce qui, par destination locative, devait être le salon, se vit transformer en une sorte d'arrière boutique de bouquiniste, au

grand désespoir de Mme Varin qui, sur ce point, n'obtint jamais satisfaction de son mari, si habitué cependant à déférer à ses désirs.

Quand la pièce déborda sous l'afflux de cet incessant bric-à-brac, on en évacua le trop plein sur la maison de Crouttes, dans une mansarde réservée à Adolphe, qui bientôt regorgea elle-même de choses de nature et d'origine si diverses qu'on la baptisa le Capharnaüm. C'est qu'Adolphe Varin recueillait tout, conservait tout ; aussi bien un « bois » du *Magasin pittoresque* ou de *l'Illustration* qu'un « ex libris » ou une vignette du siècle dernier ; aussi bien un almanach, un annuaire, un catalogue, pourvu qu'ils fussent anciens, que le frontispice d'une thèse du xvii^e siècle. Il gardait même les billets de faire-part et jusqu'aux lettres de convocation des Sociétés savantes dont il faisait partie. C'était, dans sa pensée, autant de matériaux susceptibles d'être utilisés à un moment donné. Est-ce à dire qu'Adolphe Varin n'était qu'un simple monomane ?

Non, vraiment ! Et vous allez voir en quoi il se distinguait des types raillés par La Bruyère. D'abord il lisait les livres qu'il achetait, et la preuve, c'est qu'ils sont presque tous surchargés de notes marginales, de petits signets de papier écrits de sa main, notes qui complètent le texte ou le rectifient, s'il y a lieu, car Adolphe Varin était un terrible redresseur de torts. Il ne pardonnait pas la plus légère erreur. Un auteur ne devait pas se tromper. Il se faisait, comme vous voyez, d'étranges illusions sur l'infaillibilité des auteurs.

Il eût bien moins exigé d'eux s'il avait quelque peu écrit lui-même ! mais il se défiait de sa syntaxe, et, pour cette raison, ne put mettre en œuvre comme il l'aurait souhaité les connaissances multiples qu'il avait acquises au jour le jour, grâce à sa soif d'apprendre et à ses goûts studieux. Il dressa toutefois quelques catalogues de l'œuvre de plu-

sieurs de ses amis : Ad. Rouargue, son ancien maître, de Paul Girardet, de Charles Geoffroy, graveur à l'aquatinte et au pointillé qui fut le maître d'Amédée, du dessinateur Staal, etc.

Il communiqua ces documents à l'*Estampe*, à l'*Intermédiaire des Curieux* et autres recueils spéciaux qui s'empressèrent de les publier ; mais Adolphe Varin fut surtout un -érudit... *in partibus amicorum*, un causeur intarissable, plein de verve, d'imprévu, et doué d'une impeccable mémoire. De parenthèses en incidentes, il conduisait souvent son interlocuteur loin du point de départ ; mais il l'y ramenait toujours..... par le chemin des écoliers. D'humeur batailleuse, il fut un des plus fermes tenants du burin. Ce Don Quichotte de la belle taille ne pouvait se consoler du discrédit injuste où est tombée la gravure classique. Il enfourchait fréquemment son dada favori pour courir sus aux eaux fortistes, à certains d'entre eux du moins, dont les gribouillages l'horripilaient et qu'il appelait des hacheurs de paille. Que voulez-vous ? La Mode, qui n'a pas à justifier ses caprices, le heurtait dans ses convictions, dans sa carrière d'artiste ; il était excusable de ne pas subir ses lois sans protester ; mais la Mode, ne s'émeut pas de ces vaines estocades, et comme les moulins à vent de Don Quichotte, elle continue à tourner.

Adolphe Varin se distinguait encore du vulgaire maniaque en un point essentiel, il raisonnait ses recherches et poursuivait toujours un but défini. C'était la Champagne et ses graveurs qui en faisaient l'objet habituel. Il s'était notamment donné à tâche de rassembler l'œuvre d'un graveur châlonnais, bien oublié aujourd'hui, mais qui par son talent et ses relations fut activement mêlé au mouvement artiste de son temps. Pierre-Quentin Chédel. Adolphe Varin se prit d'un véritable culte pour cet artiste, son compatriote, qui, de plus, avait été le premier maître

de son grand-père Charles-Nicolas Varin, nous dit M. Armand Bourgeois dans le vif et léger pastel qu'il nous a donné de Chedel (1).

Né à Châlons, le 14 novembre 1705, mort en cette ville le 1^{er} juin 1763, élève de Lemoine et de Laurent Cars, Chedel fut lié avec tous les grands artistes de son temps : Boucher, Watteau, Oudry, le chevalier de la Touche dont il interpréta les tableaux et les dessins. Indépendamment des planches qu'il exécuta d'après ces maîtres, il a composé et gravé par centaines, pour les publications d'alors, des paysages, des batailles, des frontispices, des vignettes, culs de lampe, etc. Au fur et à mesure qu'Adolphe Varin colligeait l'œuvre de cet artiste, il en tenait le catalogue à jour, et il y a lieu de penser que ce travail intéressant ne sera pas perdu.

Adolphe Varin vécut sa vie de bénédictin dans le cercle intime de la famille, trouvant dans l'activité de son esprit d'inépuisables distractions. Un peu bourru à la surface et prompt aux boutades, il était au demeurant le meilleur et le plus droit des hommes, et le plus obligeant aussi, car il communiquait volontiers ses livres et documents ; mérite plus rare qu'on ne croit. Stable dans sa vie, comme dans ses goûts, — ce qui est le signe d'un bon équilibre moral, — il occupa pendant quarante-deux ans son appartement de la rue Chanoinesse. Il ne le quitta que sous l'imminente expectative d'une expropriation, et loua, tout auprès, rue Boutarel, île Saint-Louis, quartier paisible apprécié des gens de savoir et d'étude, un nouvel appartement où Mme Varin eut enfin le salon — point trop encombré — qu'elle désirait depuis si longtemps. Comme on s'oubliait volontiers dans ce salon accueillant qu'égayaient deux fenêtres s'ouvrant à plein ciel, sur la Seine sillonnée de bateaux, avec, pour toile de fond, les

(1) Pierre-Quentin Chedel et son œuvre par Armand Bourgeois ; Châlons-sur-Marne, Thouill^e, imprimeur, 1895.

maisons du quai Saint-Bernard dominées par les dômes et les campaniles de la montagne Sainte-Geneviève ! Hélas ! la tristesse devait y entrer bientôt avec la maladie. Une suprême joie vint pourtant y éclairer les derniers jours de notre ami. Il fut aussi touché que surpris de recevoir, à la promotion de janvier 1897, les palmes d'officier d'Académie qu'il n'avait point sollicitées. Un ami resté inconnu, et que nous devons tous remercier de sa généreuse et délicate pensée, avait demandé pour lui cette modeste et trop tardive récompense. C'est à peine si le ruban violet fleurit une fois ou deux sa boutonnière, — fleur de deuil qui ne devait plus parer qu'un cercueil.
